



## M O N P A R R A I N D E B R O O K L Y N



## Hesh Kestin

# MON PARRAIN DE BROOKLYN

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR SAMUEL TODD

ÉDITIONS DU SEUIL 25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

#### COLLECTION DIRIGÉE PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Titre original: *The Iron Will of Shoeshine Cats* Éditeur original: Mulholland Books, 2012, Grande-Bretagne © Hesh Kestin, 2009 ISBN original: 978-1-444-75610-4

ISBN: 978-2-02-110921-4

© Éditions du Seuil, octobre 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Margalit, Ariel, Ross, Ketura et Alexandra, avec l'amour de leur père.

Et une mention spéciale pour Stephen King, ce scribe précieux entre tous, un gentleman.



## Note de l'auteur

Cette histoire se déroule à une époque et en des lieux où il était courant d'utiliser des mots comme «Rital», «Mick¹», «Chinetoque», «Nègre», «Spick²» et «Youpin» dans une conversation – parfois de façon péjorative, souvent sans arrièrepensée. Dans un souci de fidélité à l'esprit du moment, je n'ai pas censuré ce langage. Les lecteurs qui pourraient trouver ce parti pris fâcheux sont prévenus.

La Bhotke Young Men's Society du roman n'a jamais existé. Cependant, la Bodker Young Men's Association était, elle, très active au siècle dernier. Mon regretté père, Bernard L. Kestin, en était membre. L'authentique Bodker Association n'a rien à voir avec les événements qui suivent et qui ne sont que pure fiction.

Pour ce qu'en sait l'auteur, les détails de cette époque révolue décrits dans ce livre sont tous exacts — sauf un. Trouvez-le si vous pouvez, et faites-le-moi savoir via heshkestin@gmail.com.

H. K.

- 1. Vieux mot d'argot anglais désignant un Irlandais catholique et si possible ivre.
- 2. Terme péjoratif utilisé aux États-Unis pour désigner un Latino-Américain.

1

Le célèbre gangster Shushan Cats est entré dans ma vie le jour où il a franchi les portes de la Bhotke Young Men's Society – en 1963, j'étais le seul homme vraiment jeune de l'association –, dont j'avais été élu secrétaire de séance le mois précédent par cinquante-sept voix contre cinquante-six et trois abstentions, après qu'il eut été décidé d'adopter l'anglais comme langue officielle. En un sens c'était absurde: alors que la plupart des membres parlaient couramment le yiddish, l'hébreu, l'araméen, le russe et le polonais, quand ils s'exprimaient en anglais c'était avec l'accent du personnage du Jack Benny Show – au temps de la télévision en noir et blanc –, M. Kitzel, dont la voix, les inflexions et la grammaire faisaient de l'épicier moyen de Sutter Avenue à Brownsville (le quartier de Brooklyn où j'ai grandi) une sorte de Lawrence Olivier minaudant avec Vivian Leigh.

Pourquoi la Bhotke Society avait-elle décidé d'abandonner le yiddish? À cette époque, être né à l'étranger était suspect. Le péril rouge, même si les choses avaient évolué, était encore présent. Quelques années plus tôt, Ethel et Julius Rosenberg avaient été exécutés, reconnus coupables d'espionnage nucléaire. Désormais les États-Unis étaient engagés dans la course de l'espace avec l'Union soviétique, et visiblement ils la perdaient. De toutes les minorités, les Juifs se distinguaient par une culture – pour ne rien dire de la religion – qui n'allait pas disparaître; mis à part quelques obscures sectes, les Juifs étaient alors les seuls non-chrétiens. Dans le melting-pot de

l'Amérique, nous étions résistants à la chaleur, tempérés par plusieurs milliers d'années passées près, sinon au cœur, des bûchers de l'Histoire. Au sein d'une nation majoritairement protestante, même le président, un beau gosse, traître, charmant et intelligent, dénommé John Fitzgerald Kennedy, avait failli rater le coche de la Maison-Blanche parce que de nombreux électeurs s'étaient demandé si sa fidélité allait d'abord à la Constitution ou au pape de Rome. Tandis qu'une nouvelle génération de Juifs plus jeunes et plus prospères, nés sur le territoire, se sentait aussi américaine que le baseball, Frank Sinatra et la bouffe chinoise, ceux de la génération précédente, nés à l'étranger, et qui avaient échappé aux fours par pure chance, se considéraient comme marginaux. Pour leurs fils, la ligne séparant les nouveaux Américains des Américains tout court n'avait jamais existé – beaucoup s'étaient battus en Corée ou durant la Seconde Guerre mondiale, ou les deux - mais pour les bien nommés «blancs-becs», Américain n'était pas un nom mais un verbe: ça se travaillait. Même le vieux secrétaire, dont le yiddish était non seulement irréprochable mais aussi parfaitement lisible, avait voté contre lui-même dans un élan d'hostilité aux immigrants dont même le Ku Klux Klan aurait pu avoir honte. Feu mon père avait été membre de l'association, j'étais tout désigné: mon anglais était parfait. C'est lors de cette première réunion - dont je devais faire le compte-rendu -, à l'instant où la double porte s'est ouverte en grand, que j'ai entrevu ce qu'allait être mon destin.

La personne qui se tenait là – depuis plusieurs minutes, sembla-t-il – était l'un de ces petits types natifs de Brooklyn, dont on aurait dit qu'il avait rétréci de moitié au lavage, un de ceux qui font se tordre l'aiguille lorsqu'un médecin tente de leur faire une piqûre. Même sous son manteau en poil de chameau noué à la ceinture et son costume marron à rayures bleu ciel, il semblait musclé, tendu, dangereux. Il avait beau avoir un visage poupin et porter un chapeau bleu layette au ruban de soie marron, croyez-moi, cet individu n'était ni un

enfant ni un comique, même si les chapeaux étaient définitivement passés de mode depuis que, trois ans plus tôt, John F. Kennedy était apparu tête nue lors de son investiture. (Était-ce une cause ou une conséquence: les toits des voitures perdaient chaque année un peu plus de hauteur, rendant les chapeaux incommodes pour les deux sexes.) L'homme au fond de notre salle de réunion n'en avait cure.

Shushan Cats aurait pu être déguisé en clown et s'être tartiné le visage de confiture et de plumes, son allure aurait néanmoins inspiré le respect, sinon franchement la trouille. Contrairement aux membres de la Bhotke Society, qui avaient femmes et enfants, un boulot ou des affaires, qui avaient, en fait, quelque chose à perdre, ce type, un shtarker en yiddish, un dur, n'avait rien à défendre, pas même sa vie. Coupez-lui les poings et il vous attaquera avec ses moignons; coupez-lui les jambes et il rampera comme un serpent pour vous mordre l'artère fémorale jusqu'à ce que mort s'ensuive et qu'il se noie dans votre sang. Même les gangsters italiens gardaient leurs distances. Ces Juifs coriaces dégageaient une sorte de microclimat d'appréhension, voire de terreur. C'était eux qui n'avaientrien-à-perdre, qui s'étaient battus à mort dans le ghetto de Varsovie; eux, les maquereaux qui avaient fait tourner le commerce de la traite des Blanches à Buenos Aires, les Hébreux vengeurs qui avaient passé une corde au cou de cinq soldats britanniques pour chaque rebelle juif pendu en Palestine. Dans les années trente, ils avaient fondé Murder Inc., une entreprise spécialisée dans l'assassinat clés en main, très prisée des mafieux italiens. Sur les rings de boxe, leur domination s'exerçait dans la catégorie des sous-alimentés. En affaires, ils s'étaient montrés sans pitié. Et après guerre, devenus des as du management, ils avaient dirigé les entreprises criminelles d'une mafia bien pourvue en gros bras mais manquant de ces talents qui feraient de La Havane la capitale mondiale du jeu; et lorsque le président Kennedy allait sonner la fin de la récréation en imposant un embargo pour punir Fidel Castro,

Las Vegas prendrait la place laissée vacante. Il avait beau faire vingt degrés dans la pièce chauffée du conservatoire de Crown Heights sur Eastern Parkway, louée aux fraternités, formations politiques et autres clubs, quand Shushan Cats avait débarqué, un vent glacial s'était engouffré avec lui. Et comme il n'avait pas refermé les portes, cela n'arrangeait rien.

En ce temps-là, le président de la Bhotke Society était un dentiste nommé Feivel (Franklin) Rubashkin (Robinson) – il avait entamé des démarches pour américaniser son nom, phénomène très en vogue dans les années soixante. Feivel mesurait un mètre quatre-vingt-dix, une taille plus que respectable à l'époque, et en fanatique de sa bonne santé, il ne se nourrissait que de fruits secs et de produits alors considérés comme exotiques, tels des avocats et des artichauts, dont la plupart des gens ignoraient même qu'ils étaient comestibles; il entretenait sa forme en soulevant de la fonte quotidiennement et en nageant cent longueurs par jour à l'association des jeunes Hébreux située sur Rockaway Avenue. Mais même sans microscope, je vis un frisson le parcourir lorsque l'homme à la porte prit finalement la parole:

«Est-ce bien le Bhotke Club?»

En s'adressant ainsi à plus de deux cents hommes – tous s'étant retournés sur leur siège, seuls Feivel et moi sur l'estrade faisions face à la porte –, c'était poser, autant que faire se peut, la parfaite question rhétorique. Le pauvre Feivel me regarda comme pour vérifier une vérité: L'est-ce bien? Oui est-il la bonne réponse? Quelqu'un d'autre pourrait-il répondre?

Était-ce parce que j'étais naïf, ou simplement parce que je prenais au sérieux mon nouveau statut de membre du comité directeur de la Bhotke, je dis d'une voix distincte:

«Oui.»

Le *shtarker* se tenait dans l'encadrement de la porte, laissant passer un courant d'air froid. «Mon nom est Cats, dit-il. Ma mère est née à Floris, juste à côté de Bhotke. J'ai cru

comprendre que les gens de Floris peuvent devenir membres parce qu'il n'y a pas d'association à Floris.»

Une fois encore, on s'en remettait à moi. Je me tournai vers Feivel, qui acquiesça. «C'est exact», dis-je, d'un air faussement assuré. Je n'avais jamais ne serait-ce qu'entendu parler de Floris. Mais je savais qui était Shushan Cats.

- «Alors, acceptez-moi comme membre.»
- Entrez, je vous prie.
- Je peux devenir membre? demanda Cats, d'un ton si plaintif qu'on aurait dit un gamin se voyant offrir pour la première fois un peu d'amour, ou tout simplement un bon accueil.
  - Vous devez remplir un formulaire.
  - D'accord.
- Et payer dix dollars de frais d'admission. Ensuite, c'est dix-huit dollars de cotisation annuelle, ce qui inclut une concession au cimetière.» Comme dans la plupart des fraternités juives, c'était le gros avantage. La Bhotke possédait des parcelles de choix au cimetière Beth David dans le Queens, engoncées entre celles de la Gerwitz Association et celles des Loyaux Fils de Bielsk, face à l'immense carré de la Grodno Union.

« Pas de problème », dit le gangster. Il sortit immédiatement de sa poche un rouleau de billets de la taille d'une balle de baseball et en ôta un unique billet. « Dix pour commencer, et quatre-vingt-dix de plus pour cinq années. Le compte est bon? »

Je ne sais où j'ai trouvé le cran. «Peut-être pourriez-vous fermer la porte et entrer. Il y a un courant d'air. »

Il avança de quelques pas. Derrière lui, un type imposant en costume gris clair et affublé d'un chapeau qui avait la forme et la couleur d'une pastèque surgit comme sorti de nulle part et referma les portes derrière eux. Probablement un garde du corps. Une fine moustache, tel un trait malpropre, barrait le dessus de sa lèvre. « Voilà. L'affaire est conclue? »

Feivel, le président, me regarda. Il semblait que j'étais l'interlocuteur attitré. « Parfait. Avez-vous des questions, monsieur...? » Tout le monde à New York savait qui il était.

«Cats, dit-il, résolument amusé. Shoeshine Cats.»

Là, l'ensemble de l'assistance pivota dans ma direction. Dès l'instant où le gangster avait fait son entrée, tous s'étaient retournés sur leur chaise, magnétisés. L'homme avait fait la une du *Daily Mirror* la semaine précédente, entouré de deux inspecteurs costauds, comme un criminel en chemin vers la lecture de son acte d'accusation pour toute une série de forfaits, dont le moins grave était le racket. Le gros titre était typique de l'époque:

CE N'EST PAS UNE LAVETTE, CATS LE GANGSTER. LES FLICS ONT SONNÉ À SA PORTE, SHOESHINE LEUR A SORTI: «DÉGAGEZ! NAZIS!»

Tout en progressant dans l'allée centrale, le gangster s'arrêtait pour serrer la main des membres assis en bout de rangées. Une sorte de procession triomphale. À chaque poignée de main, il regardait la personne dans les yeux et disait «Ça roule?» ou «Shalom Aleichem!» ou «Content de vous voir!». Lorsqu'il atteignit l'estrade, même Feivel s'était suffisamment détendu pour lui serrer la main. «C'est vous le patron? demanda Cats.

- Docteur Robinson, répondit Feivel, accompagné de la légère complainte de plusieurs des moins impénitents des Yiddishists qui n'avaient jamais pardonné à Issur Danielovitch, dont le père avait été un des membres fondateurs, d'avoir changé son nom en Kirk Douglas. Je suis le président. Mais ce n'est pas comme le mariage, pour la vie. Mon mandat prend fin en février.
  - Docteur, dites-vous?

- En chirurgie dentaire», dit Feivel. Il chercha une carte de visite dans la poche de son costume bleu.
- «Un dentiste ce n'est pas un docteur, dit Cats, appuyant son propos d'un signe de la main. J'en ai un, Fleishberg, sur Pitkin Avenue.
- Un homme bien », dit Feivel. Il redevenait nerveux. Les événements notables étaient plutôt rares à la Bhotke Society depuis le jour où j'étais alors gamin mais mon père m'avait raconté l'histoire la femme de Maurice Kuenstler avait surgi pour l'accuser de la tromper avec sa secrétaire, et une schwarzer¹ avec ça.
- «Ouais, ouais, dit Cats, à peu près aussi patient que nous tous avec Feivel, qui avait le boulot parce que personne d'autre ne le voulait. C'est qui, le gamin qui l'ouvre?»

Il parlait de moi. «Je ne suis pas un gamin, dis-je. Je suis le secrétaire.

- Et tu as aussi un nom.
- Russell.
- Russell, c'est pas un nom. C'est une moitié de nom.
- Newhouse. » Je tendis la main.

Cats la saisit. La sienne était petite, plus petite que la mienne, mais elle semblait faite d'une sorte d'acier chaud, sans un pet de graisse, juste des tendons. Il tint la mienne dans la sienne, coincée. «Russy, dit-il, je ne vais traiter qu'avec toi, parce que tu as une paire de couilles avec laquelle tu pourrais couler un cuirassé. Tu es mon gars dans le groupe Bhotke, d'accord?»

Ma main n'irait nulle part. « D'accord.

- Je suis membre, pas vrai?
- Oui, monsieur Cats. Vous avez cotisé pour cinq ans. » La plupart des membres accumulaient les arriérés. Le trésorier s'en plaignait à chaque réunion.
  - «Donc j'ai un spot?»
- 1. Dérivé de l'allemand *schwarz*: noir. Terme péjoratif yiddish, équivalent de «Négro» ou «Négresse».

Je baissai les yeux vers sa main. Un spot? Un plot?

- «Un spot?
- Dans le Queens?»

Je ne comprenais toujours pas.

- «Là où vont les morts.
- Un plot au *cimetière*. Un spot dans le cimetière?» Est-ce que ce gangster se préparait pour l'autre monde? D'autres truands, ou peut-être même les flics, allaient-ils faire irruption tous flingues pétaradant pour le descendre sur place en une espèce de règlement de comptes? Comme tout un chacun à New York, je m'imaginais être un expert du milieu, notamment parce que les tabloïds faisaient leurs choux gras de la mafia tous les matins. À mon grand désespoir, il me serra la main encore un peu plus fort.

«T'es quoi, un petit malin?» dit Cats. Ce n'était pas une question. «Il y a encore une minute, je pensais que tu étais intelligent, et voilà que tu ne comprends plus rien? Ouais, un spot au *cimetière*. Pourquoi tu crois que je suis là? Pour faire des mondanités? Picoler? Pour les nanas?

- Je ne sais pas, monsieur.
- Monsieur? Quel âge as-tu?
- Vingt et un, dis-je, ne me vieillissant que d'un an.
- Fichtrement assez vieux pour voter, et tu ne vois même pas quand un type est en deuil? Ma maman est morte la nuit dernière. Elle est étendue sur une table d'autopsie du Maimonides Hospital, dans un frigo, parce qu'on n'a nulle part où la mettre pour son repos éternel.
  - Monsieur, je...
- Ne m'appelle pas "monsieur". Appelle-moi Shushan, pas Shoeshine comme dans les journaux. Shu-shan.» Il se tourna vers le reste de l'assemblée. «Tous les autres, appelez-moi "monsieur Cats".» Il se retourna vers moi. «Tu es un gosse malin. Je te sens bien.
  - Merci... Shushan.
- Foutrement vrai, dit le gangster en gratifiant ma main d'une pression supplémentaire, mais tendrement, comme

s'il tâtait la maturité d'une tomate. Donc tous les détails, les arrangements, le corbillard, les fleurs, les invitations, le rabbin, les fossoyeurs, tout ce bordel, je te laisse t'en occuper. Je te fais confiance, Russy.» Il lâcha ma main – puis la saisit à nouveau et la pompa comme une antique fontaine à eau. «Prends soin de ma maman, et Shushan Cats prendra soin de toi. »

À ce moment de ma vie, je n'avais pas franchement le temps d'organiser des funérailles, ni quoi que ce soit d'autre. Pour employer un euphémisme, je me voyais comme une espèce de Casanova juif. Bien entendu, aurait-on pu dire, vu que c'est la traduction de Newhouse en italien. Comment j'en étais venu à l'italien, c'était simple: l'anglais je l'avais appris dans la rue, le yiddish avec mon père, l'hébreu je m'en étais imbibé durant les cours de religion infligés le soir jusqu'à mes treize ans; lorsque j'avais eu le choix d'une langue étrangère au lycée Thomas Jefferson sur Pennsylvania Avenue à East New York, je n'avais pas opté pour le français, l'espagnol ou l'allemand, j'avais été aimanté par la langue de Dante Alighieri, Giovanni Boccacio, Niccoló Machiavel, Giuseppe di Lampedusa, Luigi Pirandello et Marie-Antonetta Provenzano. Les écrivains, je les connaissais plus ou moins, mais Marie-Antonetta, je voulais la connaître intensément, de façon délirante, sans cesse. Elle avait d'épais cheveux noirs coiffés en une choucroute évoquant une couronne, des pieds minuscules, des yeux marron pétillants et des tétons si proéminents sous les pulls pastel moulants qu'elle portait à l'école qu'on aurait dit des interrupteurs électriques. Elle avait quinze ans. Pas étonnant qu'à quatorze ans je sois tombé amoureux de tout ce qui était italien, et sans espoir de retour lorsque six mois plus tard sa famille déménagea pour Long Island et que je ne la revis jamais plus. Il ne me restait que Boccace et compagnie, dans le fond pas une si mauvaise



